

Face aux vicissitudes de la modernité, la reviviscence du lien social familial : une lecture socio-anthropologique d'un concept à la lumière du parler quotidien usuel.

Fadla Mostefa

Enseignant au département des sciences de l'information et de la communication

Faculté des lettres, sciences humaines et sociales

Université Badji Mokhtar Annaba

B.P 12 code postale : 23000

Tél. Mobile : 0790801832

E-mail : fadlamostefa@yahoo.com

المخلص : يعالج المقال التآلف الاجتماعي في بعده المرتبط بالاتصال اللفظي و النمط العلائقي_اجتماعية المرأة الجزائرية_ و ذلك عبر رؤية نقدية تتمحص و تستقرأ الأنماط التفاعلية التي شكّلت في ضوئها الروابط الاجتماعية.

و يركز نطاق البحث و التحليل في البنية اللفظية القيمية المألوفة، المهيكلة لماهية العلاقات الاجتماعية التي تتضح بموجبها معالم البناء الاجتماعي. و يتجاوز الطرح الحدود الضيقة على اعتبار العصرية قد أوجدت نمطا اجتماعيا جديدا، يتجاوز النمط العلائقي الأولي المرتبط بحس الانتماء و الانتساب للأسرة و المجموعة و الحي، يدفع بالفرد إلى البحث عن مقربين جدد بواسطة التعاقد كأساس لاستمرار الترابط و كأداة تشكيل لمنطق و فلسفة المجتمع.

الكلمات المفتاحية : التآلف الاجتماعي، التنشئة الاجتماعية الأولية، العشيرة، التنشئة الاجتماعية الثانوية، القيم الاجتماعية، الفضاء العمراني (الحي) التغيير الاجتماعي، الهبة و الهبة المضاعفة ، الاتصال اللفظي، التضامن الاجتماعي.

Résumé en Français :

Réfléchir sur la notion de lien social revient à écarter un certain nombre de pistes peu pertinentes lorsque l'on peut s'interroger sur la puissance de la socialité comme invariant profond dans une société où les formes de la communication émotionnelle présentent une grande résistance aux changements introduits par la modernisation. Il s'agirait, en premier lieu, de s'appuyer sur les catégories relatives au langage populaire et aux vocables usuels du parler quotidien qui rendent compte des formes vitales du lien social, le quel reste un espace social et une « chasse-gardée » de la femme algérienne, à la fois artisan et actrice de ces formes vitales qui articulent le lien social et, visiblement, sont exprimées par la quête d'un nouveau voisinage dans de nouveaux espaces sociaux concomitants à l'élan modernisateur résolument volontariste.

Les mots clés : le lien social, la socialité primaire, la communauté, la socialité secondaire, les valeurs sociales, l'espace social, le quartier, le changement social, le don, le contre don, le parler usuel, la solidarité sociale.

Introduction :

définition et apports théoriques :

a/ rôle et place du lien social dans le sociologie classique :

a.1/ l'apport de Durkheim (Emile) :

de part son histoire, la sociologie s'est intéressée aux groupement humains des sociétés dites primitives et ceux relatifs à la société moderne en usant d'approches différentes. Au fondement de ces groupements humains des société se trouve mis en exergue le « lien social ».

La notion, en tous des débuts renvoie, tour à tour, à l'ordre social fondée sur la norme et la sanction comme conditions premières de toute vie en société(1) et, également, à l'intégration sociale laquelle reste suspendue et subordonnée à des croyances, à des rituels indépassables et ayant nécessairement un caractère collectif. En cela, le « lien social », alpha et oméga de la société, est assimilé à un comportement collectif de la société, lequel définit des façons d'agir non dépendantes de chaque volonté particulière prise à part. C'est donc une forme de cristallisation des perceptions, motivation, attentes social dûment partagées et devant être à la base d'actions sociales concertées.

Une condition à laquelle souscrivait Durkheim quant à cette idée de partage de croyances collectives (source de toute vie en société) : l'éducation et la famille lesquelles restent aux yeux de Durkheim les deux institutions qui contribuent principalement et activement à la socialisation des individus. Le rapport est ainsi directement et structurellement systématisé entre « la société », le « lien social », et enfin la « socialisation ». Cette dernière, dans son acception Durkheimienne, renvoie au processus de transformation d'un être asocial, en un être social, et ce, en permettant l'inculcation des modes de penser, de sentir et d'agir à même de rendre stables les dispositions du comportement ainsi acquises.

La stabilité des dispositions acquises seront au principe de la sociologie Durkheimienne même si l'auteur de cette dernière admet l'idée et la thèse générale de l'évolution des sociétés modernes vers une plus grande division du travail, une différenciation des fonctions sociales par suite du passage des sociétés à solidarité mécanique aux sociétés à solidarité organique (La thèse étant empruntée à Herbert Spencer). En dépit de ces changements évolutionnaires, le lien social, dans son acception Durkheimienne, reste

inaltérable et demeure le pivot autour duquel s'organise la société. Le rapport, une fois de plus, est établi entre le concept de solidarité sociale, avec toutes ses facettes, et le lien social. Ce dernier, transcendant le changement social et les différenciations émergentes sera assimilé à celui de solidarité sociale et, enfin, en sera sa traduction.

a.2 l'apport de Tönnies (Ferdinand) :

Plus tard et dans une vision systématisée qui recoupe celle de Durkheim, Tönnies(2) (Ferdinand) en arrive à circonscrire le spécificité du lien social qui singularise une des toutes premières formes sociales, en l'occurrence la « communauté », comparée à celle de « société » qui lui est postérieure. Au fondements du lien social qui empreint la communauté : le lien familial (résiduel), le lien de sang et d'amitié. La deuxième forme de vie social, la société, consacre non plus la morale communautaire, désormais caduque, mais plutôt adopte un individualisme attisé à la fois par le progrès de l'urbanisme et un état de concurrence sociale et économique(3). Une morale technique instituante se substitue à une morale instituée disait également Redfield Robert (Américain Anthropologist pages 194.152)(4). Guy Bajoit(5) dans une de ses recherches, définit le lien social inhérent à la société (au sens où l'entendait Tönnies) comme étant une expression des échanges entre des individus en compétition et, la solidarité qui s'y exprime est dite contractuelle . Le contrat en vertu duquel s'établissent les liens sociaux est une condition majeure au moyen de laquelle sont réglementées les relations sociales des individus animés par un esprit de compétition en vue de valoriser leurs intérêts. En insistant sur les effets déshumanisants de l'industrialisation et de l'urbanisme, Ferdinand Tönnies attribua à sa « sociologie » des liens sociaux un caractère naturaliste propre, il est vrai à la vie communautaire.

b/ le lien social dans la sociologie contemporaine :

b.1 L'apport de Gurvitch (Georges) :

Réagissant, à son tour, à la théorie de F Tönnies, G Gurvitch caractérise la communauté par un de ses traits les plus dominants : la communion. Il la définit comme « La forme la plus équilibrée, la plus répandue et la plus stable de la sociabilité ». Cette sociabilité se réalise par le communication entre les individus par des symboles, des signes médiats, des institutions collectives (la fusion des consciences), poursuit Mostefa Boutefnouchet(6). Cette forme de sociabilité et les liens sociaux qui y prévalent est au cœur d'un processus

social à la fois d'identité (chacun de nous est tenu de tenir compte ses autres) et, également, d'altérité (une singularité résultant d'un échange).(7)

En somme, la sociabilité et les liens sociaux qui y sont au principe même de celle à sont indicatifs d'une émergence d'un processus interactionnel au sien duquel la socialisation, comme forme d'apprentissage des systèmes normatifs devant concourir à transformer un être asocial en un être social, tient une place centrale.

b.2/ Les formes de socialisation, le lien social et les dynamiques sociales :

b.2.1/ L'apport de Weber (Max) :

Imprimant une nouvelle orientation, à tout point de vue, à l'écart d'un structuralisme exagéré, Weber plaide l'idée qu'au lieu et place des structures omnipotentes, l'individu comme « atome logique » demeure celui par qui se comprennent les comportements, assignant par là à sa sociologie le caractère de compréhensif.(8)

Dans son étude célèbre « L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme » 1920, Weber démontre, en effet, le rapport établi entre les formes de socialisation (génératrices d'éthos comme noyau pourvoyeur du lien social). Plus tard, il introduit, dans une vision plus systématisée les dynamiques et l'évolution des sociétés vers plus de complexité pour juger de la cohérence du rapport qu'il avait établi entre les formes de socialisations et leur corollaire, le lien social. Le tableau à après illustre le rapport dument établi par le sociologue allemand, Max Weber.(9)

*Tableau résumant les catégories de socialisation et les liens sociaux induits au sein de la « communauté » et dans la société (Im Max Weber) « économie et société , plan 1971, page 365.)

Socialisation « communauté »	Socialisation « société »
Type d'action: traditionnelle/émotionnelle	Rationnelle en valeur/rationnelle en finalité
Relation sociale dominante : solidarité héritée	Entente par engagement volontaire
Ordre légitime : croyance religieuse. Abondan au leader	Foi dans valeur/convention droit
Fondement de la légitimité : traditionnelle	Légale _ rationnelle

Fondement de la régularité : coutume	Intérêts spécifiques
Forme dominante : sentiment d'appartenance commune	Compromis ou coordination d'intérêts motivés rationnellement
Type de groupement : famille communautés affectives	Institutions ou associations, institutions sociales, universitaires.

Une lecture attentive de cette typologie appelle plusieurs remarques : celle qui nous paraît la plus pertinente car en rapport avec le sujet qui nous occupe _ le lien social _ est que le concept de socialisation reste dans son essence, à la fois, lié à des formes d'action et d'interactions, et, ancré dans des formes sociétales_ la communauté_ et la société_ insufflant un nouveau souffle à la sociologie allemande. En effet, dans leur forme dominante, la socialisation « communautaire » et la socialisation « sociétaire » ne se sont aux yeux de M. Weber que des formes de lien social affectées, faut-il le rappeler, par les dynamiques des changements sociaux sans que ce dernier n'en subisse les contrecoups. Ainsi, « la communauté » et la socialisation comme assise inhérente à cette entité sociale sont génératrices de relations sociales entachées de « solidarité héritée. » Quand à la société et la socialisation qui lui est liée, le lien social est désormais synonyme « d'entente » animée par un engagement mutuel et volontaire des personnes rationnellement socialisées.

Dans l'une est l'autre forme sociale, le lien social s'apparente tantôt à un « sentiment d'appartenance commune » et diffus (c'est le cas de la communauté), tantôt à une coordination ou un compromis autour d'intérêts motivés rationnellement (c'est le cas de la société.)

En tout état de cause, le lien social si attachant au concept de socialisation renvoie à des formes d'interactions sociales où, désormais, l'intersubjectivité et l'échange qui l'animent sont une marque d'un processus identitaire, d'une reconnaissance réciproque et d'une relation mutuelle. (10)

Enfin, ce sont ces principes d'intersubjectivité et de reconnaissance mutuelles et réciproque qui seront, plus tard, au principe même de l'interactionnisme symbolique animé par John Dewey C. S. Peirce, William James, Charles Cooley et G. H Mead en 1934 et, repris ensuite par Blumer en 1969.(11)

Dans cette optique, le lien social trouve son équivalent dans la volonté réciproque et « l'acceptation » de vivre ensemble. (12) et, dans sa génération, reste fondamentalement lié à la socialisation qui lui en donne corps et l'anime dans des dynamiques sociales données. C'est la conclusion à laquelle est parvenue Philippe Breton dans la perspective de l'approche webernienne. La socialisation dans ce contexte théorique évoquerait le processus d'inculcation des normes sociales et des valeurs qui, à terme, réactivées fondent le lien social.(13)

B2.2/ L'apport de Hayek (Friedrich. Von) et les prémices d'un problème :

Reprenant à son compte l'idée de l'interférence des socialisations primaire (communauté/familiale) et secondaire (sociale, engagement des institutions scolaires/universitaires) avec les liens sociaux qui leur restent matriciellement tributaires Von Hayek arrive à dégager deux formes de socialité : la socialité primaire qu'expriment les rapports à la famille, aux voisins, aux amis, aux collègues, et la socialité secondaire véhiculée dans des rapports impersonnels lointains, abstraits, par le biais des institutions.

Cette deuxième forme de socialité engagerait des ensembles interdépendants et complexes, apanages des sociétés modernes.

La socialisation est vue comme un ensemble de ressources cognitives (valeurs et normes sociales intériorisées) qui, mobilisées dans des situations particulières donnent sens à cette volonté et cette propension à « vivre ensemble » (14)

Les deux formes de socialisations corrélativement adjointes aux liens sociaux et la tentative à les rendre interférentes dans des opportunités sociales tend à rendre problématique cet enchevêtrement notamment dans des contextes de modernisation et de changement social.

La problématique de cet enchevêtrement mérite, à notre sens, une halte pour lire et décrypter la récurrence des liens sociaux propres aux femmes dont on dit qu'elles sont les gardiennes des traditions. C'est ce «on dit» lequel réfère à la prégnance du parler quotidien «qui nous semblerait une piste et une hypothèse à explorer dans les dimensions les plus significatives à même de rendre compte de la perdurance des liens sociaux familiaux que d'aucuns qualifieraient de surannés mais qui, néanmoins, sembleraient opposer une résistance inouïe aux projets de modernisation qualifiés de volontaristes. »

I. Les dimensions du lien social communautaire et/ou familial :

1.1 Justification et pertinence du parler quotidien :

Réfléchir sur la notion de lien social revient à écarter un certain nombre de pistes peu pertinentes lorsque l'on peut s'interroger sur la puissance de la socialité comme invariant profond dans une société où les formes de la communauté émotionnelle (15) présentent une grande résistance aux changements introduits par la modernisation.

La première consisterait à s'appuyer sur les catégories que nous offre une science sociale fondée sur le savoir scripturaire et positif notamment la notion de lien social comme construction théorique.

Les concepts, préalablement évoqués et en usage dans la langue des spécialistes sont donc peu significatifs par rapport au vécu social, et ont surtout servi à baliser les cadres « macroscopiques » de la vie social, tels les systèmes contractuels ou les grandes structures économiques ou politiques : rapports de productions, identité nationale, etc.

En bref, les catégories issues du positivisme n'offrent qu'un intérêt secondaire alors qu'une « connaissance ordinaire »(16) (M. MAFFESOLI) qui intégrerait le langage populaire sans chercher à le créditer d'un autre sens me paraît plus fécond.

Il s'agit d'être ainsi attentif aux vocables usuels du parler quotidien qui rendent compte des formes vitales du lien social, en ce qu'elles transcendent les regroupements formels, donc artificiels et justiciables de disparition. Un plus grand intérêt pour le langage populaire arabe peut à mon sens être un champ d'étude fructueux pour qui s'intéresse à « l'être ensemble » comme forme de la perdurance sociale.

Bien entendu, si les mots ont une puissance certaine, il faut également tenir compte de la part de non-dit. C'est ainsi que la notion de lien social est rarement verbalisée comme telle et procéderait davantage du mythe, à l'encontre de celle de 'Umma' par exemple (communauté des musulmans) qui s'inscrit dans un cadre discursif explicite.

1.2/Dimension socio-anthropologique :

1.2.1/DU FONDEMENT SACRAL DE LA « ISHRA »

Je propose la notion de 'ishra' comme forme accomplie de la socialisation à partir de deux pôles de la socialité : l' **Ins** comme forme de communication verbale (17) et l' **ulf** comme l'habitude née de cet échange

Examinons ces trois notions à partir de leur sens étymologique et des différentes significations en usage dans l'arabe parlé.

Si les trois termes ainsi que leurs dérivés paraissent avoir la même signification, deux nuances les distinguent toutefois.

La première est liée à la puissance sociale que semble désigner tout particulièrement le mot de **uns** ; la deuxième concerne les subtilités que l'arabe populaire introduit dans la distinction entre chacun de ces mots. Si les racines de « **Anissa** » et **Alifa** désignent toutes de la propension de l'homme à la vie de groupe, la première est étroitement liée à la nature de l'homme ainsi que le montrent les mots dérivés de **insan** (homme) et **ins** (genre humain). L'**uns** est en somme la vie sociale, l'intimité et l'échange affectuel. Cette tendance à l'être ensemble (socialité) se révèle ainsi comme la véritable nature de l'homme. On peut multiplier les exemples des différents dérivés de l'**Ins** qui tournent tous autour de la puissance du vitalisme social.

Mais c'est l'arabe parlé qui fournit les nuances les plus pertinentes entre ces trois mots. De « **wness** », forme vulgaire de l'**ins**, est plus qu'une simple interaction verbale ; il est le plaisir de bavarder, d'échanger avec l'autre des banalités. « il a passé une nuit avec les grenouilles ; le lendemain il s'est mis à coasser ». ce dicton populaire montre bien la force, l'attraction sociale qui consiste à se fondre dans le groupe et adopter son langage. Quant à l'**ulf** (**welf**), il est ainsi que l'indique son usage le plus courant, l'habitude et l'attachement qui résultent de ces échanges.

Pour mieux marquer la différence entre ces deux mots, notons simplement que le **wness** est la forme ludique (socialité) du lien social ou 'ishra' (18) alors que le **welf** serait une figure intermédiaire.

Par ailleurs, l'étymologie du mot 'ishra' renvoie à une étroite parenté linguistique entre la racine 'ashara' et le nom de la grande déesse babylonienne de la fécondité et de l'amour, ishtar, et que l'on retrouve chez tous les anciens peuples sémitiques, notamment sous les

noms de ‘ashtar, ‘ashar ou ‘ashira. Or, l’ashira désigne également le clan arabe, ce qui indique bien que le lien social a un fondement sacré. Notons également un autre dérivé de la même racine ; ‘ashra qui désigne, le nombre dix (19). Il est possible de supposer qu’à l’origine le clan arabe était constitué d’un groupe de dix personnes, car l’ashira comprenait exclusivement des hommes.

Mais l’intime relation entre le clan et la grande déesse est encore attesté par le fait que les sémites assimilaient cette divinité au pieu sacré qu’ils désignaient également sous le nom de ‘ashira (20).

On peut émettre l’hypothèse que le terme d’ashira désignait d’abord les adorateurs d’ishtar et que par extension il s’est confondu avec le clan. Indiquons encore que les arabes vouaient un culte à cet arbre de vie qu’est le palmier, symbole d’ishtar, et qu’ils habillaient en femme.

Tout ceci marque le rapport étroit entre le lien social comme sentiment d’appartenance à un groupe et le fondement sacré lié aux cultes des divinités de la fécondité et de l’amour. Car si le verbe ‘ashara’ signifie l’intimité que l’on partage avec toute personne, il indique avant tout l’acte d’amour ; et le ‘ashir’ avant d’être l’ami, désigne d’abord l’amant ou l’époux, celui avec qui s’accomplit l’échange amoureux. Par extension, le ‘ishra’ est devenue le lien qui unit les membres d’une même communauté, qu’elle soit celle du sang, des origines, de l’amitié ou du voisinage.

Ceci montre ensuite que le « divin social » n’est pas le résultat d’une quelconque forme de regroupement contractuel, donc artificiel ; il n’est pas de l’ordre de l’identité mais de l’ordre de l’identification.

1.3/ Dimension spatiale :

1.3.1 LE QUARTIER COMME ESPACE AFFECTUEL :

Qu’elle soit liée aux anciennes formes de vie tribale ou qu’elle s’investisse dans un cadre topographique proche –village, quartier, famille -, la ‘ishra’ procède fondamentalement de la communauté émotionnelle. Retenons comme inscription locale privilégiée de la ‘ishra’ le quartier qui loin de constituer un réseau fermé, s’exprime au travers d’un ensemble de relations interpersonnelles ou interfamiliales. « le quartier, c’est ce qui vous protège du monstre », écrivait J.BERQUE. Cette formule traduit assez bien la solidarité de ces

microgroupes urbains qui se constituent en véritable système de protection à l'égard de l'étranger, qu'il soit occupant ou simplement **barrani**, extérieur à la 'ishra'

Se fondant sur le vécu sensible de l'espace proche, le quartier est inséparable d'une mémoire collective(21) qui ne va pas sans nostalgie pour les personnes qui ont connu les vicissitudes de la guerre coloniale. Dans les temps les plus durs, il n'était pas rare de goûter aux pâtisseries aux amandes, produit luxueux, mais qui ne manquait pas de circuler dans les familles les plus modestes.

Cette solidarité que les privations de la guerre rendaient plus grande est tout à fait caractéristique d'une ambiance particulière qui se fonde sur une éthique et un code d'honneur. Interrogé sur cette vie sociale passée, un vieil érudit Annabi la dépeint comme celle du « vrai socialisme », étant entendu que le mot ne renvoie nullement au concept (institution économique-politique) mais à un style d'époque, une culture. Le passé est érigé en véritable mythologie et il est intéressant de noter que le mythe, 'Ustura', est étroitement lié au mot **Satra** qui veut dire le partage du secret.

Ce qui fonde ensuite le lien entre les membres d'un même quartier, c'est l'acte de commensalité et qui se résume assez bien dans l'expression « manger le sel ensemble », c'est-à-dire se lier par l'acte sacré du partage du repas.

Symbole de l'intimité et du blottissement digestif (22), le sel renvoie d'abord au repas sacrificiel de la communion. Il ne s'agit pas d'une quelconque invitation de politesse, mais de la participation au repas collectif. Par cet acte, on domestique, on socialise l'étranger, le **Gharib**, objet d'angoisse et de peur. Le **Gharib** signifie étymologiquement celui qui vient du **Gharb** (l'ouest), le monde des morts ; de la même manière que le **Ghorab** (corbeau) symbolise la séparation et la rupture (23).

C'est pourquoi il est obligatoire d'inviter au repas un étranger, ce qui permet de se concilier les forces redoutables qu'il porte en lui, inversement, le partage du sel lie les convives dans un contrat tacite d'amitié et de solidarité. A cela s'ajoute l'obligation de renouveler l'acte d'invitation et la 'ishra' n'est pas autre chose que le lien tissé par l'habitude de partager le même repas.

Les vieilles médinas arabes ne fonctionnaient pas autrement. La préparation d'un plat peu ordinaire et autres mets culinaires était souvent destinés à un usage collectif, et il était fréquent que le plat en question circule dans diverses maisons du voisinage.

Mais l'acte social de la participation au même repas répond également à une règle d'entraide mutuelle ou ma 'una', notons que le ma'un, autre mot de la même racine est le

plat qui sert à contenir la nourriture, ce qui accentue encore le caractère sacré du rituel de la commensalité dont l'un des principes est l'entraide et l'assistance.

Mais le partage du repas implique aussi celui de l'intimité et de la sensibilité de l'autre. Circulation de la parole, circulation de la nourriture, la 'ishra' n'est pas autre chose que la prise en charge d'un destin commun, le partage d'un univers collectif.

2/LA RECURRENCE DU LIEN SOCIAL DANS LE CHANGEMENT

Si aujourd'hui les rassemblements festifs se font dans le faste le plus criant, et il suffit pour cela de citer l'extrême variété des pâtisseries les plus coûteuses, le principe de la dépense ostentatoire est resté inchangé.

L'élévation du niveau de vie, l'accession du plus grand nombre au monde de la production et du travail salarié, l'adoption de nouveaux modèles de consommation et l'éclatement des vieilles structures urbaines par les effets conjugués de l'industrialisation et de la mobilité spatiale, tous ces facteurs de changement n'ont pas détruit les règles traditionnelles de la solidarité organique mais à tout le moins, les ont transformées.

L'entraide revêt d'autres formes et le partage de la nourriture s'est généralisé en partage de services, allocations de pouvoir et autres prestations à caractère bureaucratique ou économique. Ce que l'on appelle le système « **D** », ce n'est pas autre chose qu'une expression possible de la socialité et du lien, dont la médina n'est qu'un espace paradigmatique, une structure invariante. Pour pasticher le propos cité plus haut, on peut dire que le « socialisme » n'a fait que se systématiser, s'étendre à d'autres formes d'échanges.

A travers les différentes demandes sociales d'allocations de biens et services, ce qui reste inchangé, c'est la référence constante au mythe de l'appartenance à un groupe d'origine qui n'est pas une classe, un parti ou une quelconque association, mais le terroir, qu'il soit tribu ou quartier.

Notons encore que le lien social fonctionne non sur la base rapports impersonnels et scripturaux, mais sur le principe du lien personnel et de l'oralité. C'est pourquoi il est peu pertinent de s'interroger sur les effets induits par la modernisation sur les structures traditionnelles ; en revanche, il serait plus indiqué de se demander si ce que l'on appelle le changement n'est pas plutôt une forme dérivée de structures sociales récurrentes. Il semble bien que l'on assiste à une réappropriation de la modernisation par les formes traditionnelles de la socialité, une sorte de traditionalisation de la modernité.

Ce que l'on appelle vulgairement le « piston » est très bien rendu par l'expression « **ben'amis** », c'est-à-dire népotisme, ce qui est encore une référence au mythe de l'origine. On peut multiplier les exemples ; indiquons seulement qu'un glissement subtil s'est opéré, des expressions traditionnelles de protection et d'entraide, vers des formes plus « modernes ». Ainsi, le « **moula dra** » ou protecteur traditionnel des faibles, est devenu « avoir du '**Dra**' », c'est-à-dire « avoir le bras long », de la même manière que le terme « **Waqfa** », autre mot désignant l'entraide collective est devenu synonyme de piston.

Mais dans sa forme résiduelle, la '**ishra**' se reproduit essentiellement dans les milieux féminins ; car c'est par les femmes que continuent à se tisser les liens traditionnels de l'échange généralisé et la circulation des biens et des femmes.

Si les transformations intervenus par les effets de la modernisation ont instauré une nouvelle ambiance de la '**ishra**', les vieilles règles de la réciprocité n'en ont pas moins perduré. Bien plus, elles prennent un aspect plus spectaculaire, par l'éclatement du cadre spatial traditionnel comme vecteur privilegié de la socialité.

La médina n'est plus, les nouveaux quartiers en béton reconstituent les réseaux d'amitié et la puissance du voisinage : les « cités-dortoirs » sont aussi des cités de vie.

La '**ishra**' a ainsi tendance à dépasser le simple rapport tactile, la promiscuité topographique pour s'investir dans une multiplicité de relations autres que le rapport immédiat du voisinage. Le proche peut être aussi bien une famille résidant dans une autre ville qu'un groupe de collègues. Le lien s'étend par la multiplication des réseaux qui s'imbriquent les uns dans les autres par le fait même de l'accroissement de la mobilité sociale.

Si le nouveau tissu urbain se reconstitue en espace communautaire, il y a des cadres privilégiés aux expressions les plus paroxystiques de la '**ishra**'. C'est là le paradoxe du lien social.

L'espace affectuel est en même temps intégrateur par la force qui permet aux nouveaux venus de se fusionner dans le groupe, et sélectif par le rejet de l'altérité ; c'est un constant équilibre entre l'assimilation et la dissimulation. La '**ishra**' suppose une longue communauté de la vie et une mémoire commune. L'éclatement apparent des espaces communautaires traditionnels cache mal la prégnance d'une solidarité qui se fonde sur l'enracinement citadin.

A « l'intimisme claquemuré » (J.BERQUE) du vieux quartier succède la reconnaissance du signe et de l'authenticité.

Ceci est tout à fait clair dans la distribution des femmes par lieux de culte selon qu'elles sont de souche citadine ancienne ou d'extraction incertaine, c'est-à-dire rurale. Car s'il ya une relative indifférenciation dans les allégeances coutumières aux différents saints de la ville, il est des espaces sacrés que ne fréquentent que celles qui peuvent se réclamer de la plus vieille « citadinité ».

Outre cela, les rassemblements festifs les plus spectaculaires sont le fait des plus vieilles familles qu'unit une longue 'ishra'.

Que ce soit dans ces moments paroxystiques à caractère proprement religieux ou à des occasions plus « profanes », la fête est un espace-temps sacré qui est destiné à régénérer le groupe.

Organisée et régentée par les femmes, la fête est ce qui permet de se refusionner dans un affrontement collectif. Car elle n'est pas seulement une vaste opération de consommation/communion ; la dépense ostentatoire des biens consacre la rivalité des groupes, ainsi que le montre la progression croissante de la valeur économique des objets échangés. Concrètement, la réciprocité se fait bien suivant le principe du don et du contre/don « usuraire » (24).

A l'obligation d'inviter, car tout manquement à renouveler l'échange est synonyme de séparation, répond l'obligation de répondre par le don ; don de sa présence, don de son corps (par la danse), don de ses biens.(25) L'alliance, qu'elle soit matrimoniale ou simplement festive, est une affaire de femmes. En tout état de cause, le don est une histoire de dette qui soude les femmes les unes aux autres, et toute transgression est un acte antisocial dans la mesure où elle implique la rupture de lien.

Conclusion générale : Retour sur la pertinence du parler quotidien « comme catégorie opératoire et d'analyse d'un espace social féminin.

Au terme de ce survol opéré, les dimensions les plus significatives (socio-anthropologique et socio-spéciale) ont été relativement d'un apport pour évaluer à ses justes valeurs le rôle et la place du parler usuel, d'ordinaire, placé sous l'égide de la « sociologie » de la quotidienneté (C/.F Maffesoli Michel) En sus de la pertinence, somme toute relative, faut il souligner le fait que le « parler quotidien est, à son tour un fait un fait social qui articule un autre fait néanmoins important : le lien social. Il est au fondement même de ce dernier pourrions-nous dire. L'assertion avancée par Michel Louis Rouquette (26) « la communication (orale) est au cœur des relations sociales » nous inviterait peut être à tempérer notre jugement, pour le moment encore autoritaire, à l'égard d'une catégorie opératoire (le parler quotidien). Cette dernière à l'œuvre dans d'autres espaces moins informels tel que les milieux socio-professionnels actuels pourrait nous aider à confirmer ou à infirmer le pertinence dudit parler quotidien « comme outil de lecture d'un lien social communautaire non-entièrement entamé, dont le prégnance serait apparemment plus manifeste chez la femme.

Bibliographie :

1. Durkheim (Emile) : De la division du travail social, Paris, 1991, presse universitaire de France, page 87.
2. Tönnies (Ferdinand) : Ccommunauté et société, catégorie fondamentales de la sociologie pure, Paris,
3. Redfield (R) Cf dictionnaire, 1977, Boudon Retz, CEPL, page 29.
4. Boudon (Raymond), Besnard (Philippe), Cherkaoui (Mohamed), Lécuyer (Bernard Pierre) : Dictionnaire de sociologie, Montréal, 2005, Larousse.
5. Bajoit (guy) : pour une sociologie relationnelle, Paris, 1993, presse universitaire de France.
6. A propos de Gurvitch (Georges) et la définition de la sociabilité rapportée in annales de sociologie 1938, cf Boutefnouchet (Mostefa) « introduction à la sociologie » les fondements, Alger, 2004. Office de publications universitaires (O.P.U.), page 24.
7. Bajoit (Guy) : op. cité page 88.
8. Boudon (Raymond) et collectif : op. cité page 247.
9. Weber (Max) : Economie et société, Paris, Plon, 1971.
10. Dubar (Claude) : La socialisation, Paris, 2002, Armand Colin.
11. Boudon (Raymond) et collectif : op. cité page 127.
12. Breton (Philippe) : information et lien social : y-a-t-il un mode de socialisation propre aux informaticiens ? , Paris, 1992, Edition l'harmattan, page 273 à 276.
13. Breton (Philippe) : op. cité page 273.
14. A propos de Von Hayek cf le commentaire : « Socialités, violence, intelligence : réflexion sur la modernité »
Http : / www.mutagenesos.com 2008/09/socialisation _ violence _ intelligence _ htul du 16/07/2010.
15. Weber (Max) : op. cité page 475.

16. Maffesoli (Michel) : Le temps des tribus, Paris, lib. Méridiens, Klincksick, 1998, page 104.
17. Tacussel (Patrick) : l'attraction sociale Paris, Lib. Méridiens, 1984.
18. Encyclopédie de l'Islam : nouvelle édition shira.
19. Durand (Claude) : les structures anthropologiques de l'imaginaire, Paris, DUNOD, 1984, page 393.
20. Duret (Pascal) : anthropologie de la fraternité dans les cités, Paris, 1996, P.U.F, page 102.
21. Berque (Jacques) : Le Maghreb entre deux guerres, Paris, le Seuil, 1962, page 211.
22. Dumas (Emmanuel) : La vie arabe et la société musulmane, Paris, slatkine reprints, 1983, page 25.
23. Dumas (Emmanuel) : op. cité, page 25.
24. Mauss (Marcel) : sociologie et anthropologie, chap, « essai sur le don », Paris, PUF, page 212.
25. Mauss Marcel, op cité, page 213.
26. Rouquette (Michel_Louis) : La communication sociale, Paris, Edition DUNOD, les Aopas, (sans date).